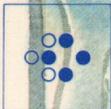


# L'homme qui vomit

Mathieu Lindon

Roman



P.O.L.









L'homme qui vomit

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986

PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987

*aux éditions de Minuit*

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983

Mathieu Lindon

# L'homme qui vomit

roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1988  
ISBN : 2-86744-118-8

*Pour Bernardo*



Vivre me dégoûte mais pas moins mourir. Et parler, à vomir.

— Tais-toi, alors me dit Pierre.

— Comme si, à chaque mot, tout l'intérieur de mon corps (sang, nerfs, viscères...) est du vomi qui déborde.

— Tais-toi, disent-ils tous.

La mère leur est symbole de l'amour sans qu'ils s'étonnent qu'elle ne préfère pas se les garder au-delà des neuf mois. Les parents dits si aimants sans s'étonner d'au nom de quoi font les gosses. Eux : « Pourquoi tant de rancœur ? Parce que les Yuccas t'ont laissé tomber ? Ne nous emmerde pas. » Je les emmerde parce qu'à quoi ils servent s'ils ne sont pas contagieux ? Parlent et parlent et écoutent, pas de limite à leur non-dégoût. Mais je les emmerde et c'est ce qu'ils trouvent dégoûtant, qu'est-ce que je viens leur vomir dessus ? ils n'ont pas de mots pour

trouver que ça leur ressemble.

Parlent amour, aussi, ont ces mots s'en servent. Eux amoureux mais y survivent, si prudents. Eux amoureux mais quoi qu'ils disent il y a toujours à faire quand même. Qui mal fait, pas, gâche leurs mots. « Je t'aime » mais ils ne savent pas la caresser. Ou savent, comme Pierre, n'en est pas longtemps plus heureux. S'aiment, veulent être heureux et ne le sont pas et n'y changent rien, bricolent. La même langue avec laquelle ils parlent toute la vie, embrassent avec, même leur amour. Indégoûtables. Répètent « Tu es frustré parce que Yucca t'a laissé tomber ». Mais parce que j'ai meilleure mémoire.

Quand dans le ventre de ma mère n'importe quand il faisait chaud, il n'y avait pas de mots, ça n'avait rien à voir avec ce que ce serait, dehors et ses habitants. C'était comme un feu gentil qui m'aurait nourri, un feu coulant, comme un torrent de lave bienveillante. C'était avant la peur, la rage, la haine et la frustration. Rien n'existait, jamais je n'ai retrouvé ça. Comme si j'étais fait de bonheur et que c'était autre chose que du bonheur, que c'était entièrement moi, que j'étais saturé. Dans le ventre de ma mère j'avais un jumeau, qu'est-il devenu ?

Disent « Tu vomis par peur, rage, haine et frustration », le disent arrogants car ont leur théorie du dégoût : pas n'importe quoi y prête. Je préfère à si je pouvais interminablement leur parler et les entendre. Si j'étais eux je me suiciderais, tous d'un coup, vomirais chaque matin devant ma radio. Et chaque soir et chaque seconde. Eux, quelle idée de les mettre ensemble, planète de tous semblables. Muets, ils n'auraient rien à se dire : s'habitueraient, ça ne les priverait pas. Si un matin ils apprenaient, la politique les intéresse, que, nouveau gouvernement, les mots sont interdits, ils n'oseraient pas risquer la résistance, regretteraient. Mais sans mots pour le faire, désarmés, se jureraient juste de voter pour l'opposition la prochaine fois. Pas de prochaine fois c'est pour toujours, sans doute qu'alors me jaloueraient de bon cœur. Alors souhaiteraient peut-être enfin redevenir fœtus, sinon comme ils sont leur va. Quoi les rend à la fois si vides et si aigris ? quelle perspective autre leur esprit bridé leur laisse-t-il apparaître ? Ou ils ont cette imagination-là, aigris non de ce qu'ils sont mais de ce qui leur arrive. Demandent pourquoi je ne me suicide pas parce qu'y pensent quand même, c'est eux ou moi et cet équilibre les dérange. La peur, la rage, la haine et la frustration, ils doivent bien en avoir la nostalgie, celle de leur laisser dévaster leur pauvre vieille sale petite existence, m'envient ce libre cours. Eux envahis par leurs langues, traduites chantées criées murmurées, insultantes et caressantes, cinq milliards à ce degré de

désarroi où il leur faut des mots pour aimer et détester, ce degré d'amour et de haine, j'ignore d'où je surgis si différent.

Yucca, vietnamienne, réfugiée, sœur cadette d'une que Pierre a déjà casée chez lui. Je l'héberge pour l'arranger. Je ne connaissais rien des Vietnamiennes à part la guerre et les boat-people. Elle est magnifique, belle, ça se voit tout de suite. Elle attend n'importe quoi, habituée à rien qu'au pire, combative. Elle est jeune et douce avec de petits pieds fins, des cheveux fins, des yeux doux. Elle ne parle que vietnamien, ne parle pas. Elle s'appelle Yucca mais je ne m'en sers pas. On dort dans le même lit parce que je n'ai pas de place. Elle a les clés. Un soir rentre tard, je suis déjà couché nu, on fait l'amour. Elle ne dit rien quand on change les draps, le vomi, et on recommence les jours suivants. Puis plus, donc. Eux n'en parlent que pour dire qu'elle m'a laissé tomber, "Frustré, frustré", de toute notre relation c'est ce qui est le plus dans leur vocabulaire. Sa sœur s'est suicidée chez Pierre mais Yucca la Vietnamiennne est restée chez moi. C'est Pierre qui a repéré le corps dans la baignoire : barbituriques et veines tranchées. Il l'aimait, en tout cas s'est trouvé mal, à pleurer et vomir.

Dans le ventre de ma mère, je m'en souviens parfaitement, avais un jumeau. J'y étais bien et mieux d'être ensemble, flottais et nageais. Jamais il n'a été question qu'on ne sorte qu'à un et moi, lui aussi doit vomir depuis. Tout coulait. Parfois je tombais mais ce n'était pas tomber, voyager. C'était dans ma mère mais c'était chez moi, il n'y avait rien pour penser à elle. Et lui c'était chez lui. Lui et moi c'était pareil, on ne voyait pas la différence. On savait flotter. Flotter, couler, c'était pareil. J'étais un poisson sans écailles et sans arêtes, comme endormi avec juste des rêves tout chauds qui sont peut-être comme rêvent les poissons. Nous étions deux, un petit banc d'endormis. Peut-être qu'on faisait des bulles. Tant pis si j'étais fragile j'étais inaccessible. Je n'avais besoin de rien, personne n'avait à me parler. Flottais et coulais dans mon océan réservé. J'étais un œuf. J'étais un poisson, complètement là, ballotté, avec un jumeau pour arrondir les chocs. Un poisson empoissé et c'était bon, je ne me différenciais pas de l'océan, de rien, l'horizon là-bas aussi c'était moi mais ils m'ont déménagé, expatrié de plus en plus loin du ventre de ma mère.

Yucca aussi, fœtus, ne le resta pas. Sortit de sa mère comme l'avait déjà fait sa sœur future morte. Au Viêt-nam, en pleine guerre, à quoi pensait leur

génitrice ? Yucca et sa sœur aînée qui avaient peur qu'on les viole et les tue, qui, leur famille massacrée, sont venues à la maison. Venues en France, se suicider pour l'une disent-ils et pour l'autre me laisser tomber. Mais Yucca, c'est sûr, m'aimer et m'embrasser et vivre avec moi. Ça n'arrêtait pas les jours où on faisait l'amour, elle s'habituaient. Je me brossais les dents et l'embrassais sur la bouche, lui mettais ma langue contre la sienne et elle non plus n'était pas dégoûtée d'y aller profond. Le plus souvent on était nus, plus commode pour se laver. Elle ne voulait jamais retourner au Viêt-nam maintenant que sa mère était morte, enterrée avec son ventre. Elle m'aimait, pouvait me caresser des heures. Elle me regardait dans toutes les positions et s'y montrait. C'était de l'amour, vraiment, des moments où pour rien au monde elle ne m'aurait laissé tomber, pourquoi aussi bien ne pas reprendre un radeau pour là-bas ? Et moi non plus ne me serais jamais éloigné d'elle, c'était de la chance que le lit soit trop petit. Il se débordait et on se raccrochait l'un à l'autre, c'était drôle d'avoir un prétexte. Elle sentait toujours bon, remuait comme aucune. Ces moments où pour rien au monde, ne nous aurait pas dégoûtés que ce soit toute la vie.

Vomir c'est tout à coup il y en a vraiment trop, il faut que quelque chose sorte malgré soi qui encore

en moi est déjà du vomi. Je l'y garde pourtant jusqu'à ce que je n'en peux plus, ce n'est pas mon hoquet qui le change, juste de lieu, c'était dedans c'est dehors, aussi répugnant là qu'ici si c'est répugnant, ce n'est pas que je ne supporte plus de la thésauriser, matière si familière, soudain je suis dégoûté, ça vient du dehors mais mes réserves de dégoût sont en dedans, jamais à sec.

Et il y a danser, au contraire. Quand on chante bien ou que c'est un bon disque ou sans musique j'ai l'estomac qui reste en place mais je me déhanche, cambre le dos, courbe le cou, j'ai les jambes et les bras gracieux. Je me déshabille, invente des continuités et des ruptures, des fluidités et des accrocs, deviens tout nu comme si ma peau une protection psychologique ne laissant rien filtrer, je ne regarde pas, transpire, ne suis fatigué qu'en arrêtant. C'est ce que j'ai de mieux à vivre, ne savais pas que c'était de la danse, croyais qu'elle s'apprenait et ne l'ai jamais apprise, c'était la mienne, si douce, c'était bouger et ça m'existe depuis l'enfance.

L'enterrement de la sœur : le cercueil était fermé, on ne voyait que du bois puis de la terre et Yucca pleurait et je la serrais dans mes bras pour la supplier de cesser que c'était intolérable, je ne pouvais rien y faire. C'était plein de Vietnamiens dont je ne connaissais aucun. Pierre pleurait aussi.

Tant de larmes pour sa sœur qui avait été tellement moins aimée que Yucca, j'ai pensé à si jamais elle. Irais-je m'agenouiller devant la tombe et vomir une dernière fois sur le cercueil, apeuré, enragé, haineux et frustré qu'elle soit morte ? J'aimais spécialement Pierre ce jour-là, il était si triste et je l'aurais volontiers consolé. Silencieux et élégant il était adorable, je jure que c'est ce que j'ai trouvé. Je serrais Yucca dans mes bras pour la réconforter mais non, ça lui plaisait mais restait inconsolable. Pierre se sentait responsable parce que ç'avait été sa baignoire.

Ils ont reconstitué ça : la sœur de Yucca est désespérée, avec une ordonnance se paie des barbituriques, les mange après s'être fait couler un bain trop chaud, s'y glisse et s'y coupe les veines, le sang se répand dans l'eau, elle le regarde puis meurt. L'eau était tiède quand Pierre est rentré, la mort une bonne heure avant. Elle aurait été désespérée parce que l'exil et la misère. Leur reconstitution. Ne disent pas pourquoi soudain désespéré on se suicide, eux qui vivent tous, eux exilés et misérables. Ne disent pas pourquoi le bain trop chaud, qu'en fait trop finit par être la bonne température, l'ont oublié. Ne disent pas que morte pour toujours, c'était la sœur de Yucca et Yucca pour toujours différente. Une nouvelle bouffée d'amour, j'étais son espace et son atmosphère. Et elle les miens. Avons reconstitué le monde sans sa sœur, il allait bien devoir tourner ainsi. Elle a voulu faire de la bicyclette avant de pouvoir dormir pour s'épuiser physiquement, a roulé deux heures. Est rentrée pour

se coucher, a dormi et demain matin avait fait son deuil. Toujours aussi triste mais sachant déjà de partout que sa sœur était morte, son corps bon conducteur pour que l'information ait si vite circulé. Bon conducteur aussi pour l'amour et sa jouissance, quoi que je fasse devenais expert.

Eux se mêlant de l'exil et de la misère. Eux qui n'ont aucun courage, il n'en faut pas pour avoir oublié. Se souviennent mieux du visage de leur mère que de son ventre. Visage indifférent, ils seraient les mêmes s'il ne l'était pas, le ventre les a faits ce qu'ils sont devenus. Y ont passé des mois et maintenant leur première culotte. Et maintenant l'exil c'est loin du Viêt-nam, et c'est la misère. Eux si loin de la vie, qui à eux tous ont dû en construire une autre pour être dedans. Eux comme s'ils n'avaient jamais été fœtus chez leur mère, orphelins génétiques. Comme si à chaque fois ç'avait été un tour de force scientifique qu'ils naissent, toute une population éprouvette qui ne valait certes pas la chandelle. Fœtus, y croient quand des médecins en parlent ou que voient des croquis, quand des femmes enceintes, mais qu'eux aussi l'aient été et vivants leur reste bobard. Ce qui n'empêche que dans leur vocabulaire le fœtus est la vie. Paradis perdu où il n'y a pas de chaud ni de froid ni de jaune ou de vert ou de vomit. Ne le voient pas ainsi mais une étape obligée, la graine faite pour être fleur. Mais pour être graine d'abord, ne peuvent pas comprendre. Fœtus invisible à leur œil, sourd-muet. Eux misérables ayant perdu leur paradis perdu, ce

devait l'être aussi pour eux, et feignant de le rechercher ou le recherchant vraiment ailleurs, n'importe où, ou ne le recherchant plus au nom de leur vie qui interdit tels espoirs. Exilés des exilés, paradis tellement perdu qu'ils ne peuvent même plus le croire paradis, s'en souvenir jamais été question. Mais se mêlent de reconstituer le suicide de la sœur de Yucca, parlant et parlant, oubliant simplement que ça faisait plus de vingt ans qu'elle tenait hors du ventre de sa mère, épuisée. Et si suicidée parce que fatiguée, si elle ne faisait rien ce serait sa vie qui continuerait indéfiniment, un petit effort brutal pour s'en épargner un grand lent ? Eux qui ne différencient fœtus et suicidés que par leur avenir mais ne veulent pas mourir. Eux cherchant à comprendre, déguster ne leur paraît pas naturel. Eux assassinés, c'est la seule façon d'en finir, eux transformés est sans espoir.

Était-ce danser, dans le ventre de ma mère, tous ces déplacements au millimètre ? Si précautionneux, gracieux à en juger par mon euphorie fœtale. Était-ce danser que nager, couler, flotter, jouir, dormir, mollir, plaisirs d'un même instant ? Danser qu'être là, créé, m'allongeant me solidifiant, jamais semblable. Créé et recréé, fœtus être sans continuité. Vite privé de la protection qui m'avait modelé, comment aurais-je pu m'attendre à ce brusque retournement ? Encore protégé de tout et l'instant d'après expulsé



**P**as moyen de m'en débarrasser, eux répugnants et leurs mots à vomir, qu'enfin tranquille me dénicher une autre planète et qu'inaccessible. A moins que simplement m'inventer des mains de géant qui puissent les saisir et les écraser, les cinq milliards, pour que quasi liquides ils en coulent ignoble bouillie ne se reformant au pire que magma. Ou que peu à peu arrive à me diluer jusqu'à que complètement amenuisé je disparaisse sans plus vivre ni mourir, inexister, ne demande rien que ce paradis loïn.



Dessin de couverture : Gérard Bitton

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-118-8

F 10118-88-2

72 F